CHOSSES ET AUTRES

Nous venons de parcourir le livre du Dr Bender : *Literary Sheaves, ou la littérature au Canada français*. C'est un ouvrage consciencieux, écrit en connaissance de causes, d'hommes et de faits. Ce n'est pas un livre bâclé à coups de ciseaux de par les gazettes, mais une étude sérieuse de notre littérature. L'auteur n'accepte pas l'opinion de tel ou tel, mais juge par lui-même et juge généralement juste.

Nos félicitations à l'auteur. Offrons-lui aussi nos remerciements, car son livre, destiné à faire connaître notre littérature à nos concitoyens de langue anglaise, ne peut que nous rendre service.

* *

Il est facile de faire un livre, tels que certaines plumes—nous allions dire ciseaux—faciles l'entendent. Un individu sans style, souvent sans orthographe, se met en tête de publier un volume. Il coupe par ici, taille par là, demande à Pierre et à Paul un chapitre, et arrive devant le public avec son œuvre. La presse, le tambourin, le livre fait son chemin, et le compilateur passe grand écrivain. Que d'ouvrages de ce genre ne rencontre-t-on pas maintenant, même au Canada ! Il y a surtout les volumes à biographies qui sortent de ce procédé. L'auteur ou plutôt l'entrepreneur de ces biographies consciencieuses, écrit aux hommes qu'il veut immortaliser, et offre de leur consacrer tant de pages à tant la page, plus une — comme de — s'ils tiennent à voir orner la prose de leur photographie. Vous voyez si avec un pareil système le public en a pour son argent, et si les jugements doivent être sévères !

* *

Nous recevons la note qui suit :

Monsieur le Rédacteur,

Voulez-vous m'éclairer sur un point d'étiquette ? Je viens de recevoir une brochure intitulée : "Rapport de monsieur le chevalier" — sur etc.—? Est-ce que le susdit chevalier a le droit de faire précéder son nom de ce titre ?

ROTURIER.

On ne fait précéder son nom d'un titre que lorsque c'est un titre nobiliaire héréditaire. Les chevaliers de Pie IX, de Grégoire le Grand, de la Légion-d'Honneur, n'ont aucune raison de signer comme cela se voit parmi nous : chevalier un tel ; mais en s'adressant aux personnes pourvues de ces distinctions honorifiques, il est permis de dire M. Cardinal, chevalier de Pie IX, de la Légion-d'Honneur. Le moins qu'on puisse exiger de ceux qui ont obtenu ces titres honorifiques, c'est qu'ils sachent les porter.

* *

Le projet de fonder une société littéraire et scientifique, qui réunirait dans son sein nos littérateurs et nos savants, n'est pas tombé à l'eau. Son auteur, le Gouverneur Général, lui donnera suite à son retour d'Angleterre, au commencement de la nouvelle année. La société s'appellerait : l'*Institut royal*.

* *

Notre ami, M. Faucher de St Maurice, dont les lecteurs de l'*Opinion* n'ont pas oublié les charmants récits, est revenu d'Europe il y a quinze jours. A son retour à Québec, il était mandé par Lord Lorne, à Rideau Hall, où il a été pendant deux jours l'hôte du Gouverneur-Général. Il a représenté la province de Québec au Congrès géographique de Venise. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que le français a été la langue officielle du Congrès, tout comme au Congrès sanitaire de Washington le printemps dernier. Nous sommes heureux de porter ce fait à la connaissance de ces Canadiens qui croient qu'il n'est ni distingué ni chic de parler français. On n'est guère de leur opinion en Europe, même parmi les ennemis de la France.

C'est le moment de faire savoir à ces mêmes Canadiens qu'après la dernière entrevue du czar et de l'empereur Guillaume, M. de Giers, le ministre des affaires étrangères russes, a adressé à tous les agents diplomatiques de l'empire, une circulaire rédigée en français, circulaire reproduite dans le texte original par le *Herald*, de New-York, et le *Mail*, de Toronto.

* *

Nos amis les Américains ont fêté avec un éclat sans pareil un des grands événements de leur histoire. Les fêtes ont duré du 13 octobre au 21. C'est à l'occasion du centenaire de la capitulation de Yorktown, le 19 octobre 1781, qu'elles ont été organisées. On sait qu'à cette date le général anglais Cornwallis se rendit avec toute son armée au général Washington et au comte de Rochambeau, commandant des troupes alliées.

Les descendants des officiers français qui ont combattu dans la guerre de l'indépendance américaine, invités à ces fêtes, y ont pris part et ont été l'objet de la part des Américains de mille attentions délicates.

Au nombre des officiers se trouvaient : M. le marquis de Rochambeau, fils adoptif de M. Philippe-Auguste-

Donatien de Vimeur, marquis de Rochambeau, descendant en ligne directe du commandant des troupes françaises à Yorktown. Il est déjà venu aux Etats-Unis comme commissaire français à l'Exposition du Centenaire. Il a publié plusieurs travaux littéraires et une brochure historique sur le siège de Yorktown ; M. Octave-Gilbert Bureau de Pusy, chef de bataillon du génie, neveu du sénateur Edmond Lafayette et arrière-petit-fils du général Lafayette, un des héros de la guerre d'indépendance, est natif d'Avignon et élève de l'Ecole polytechnique. Il a servi avec distinction en Algérie, en Italie et pendant la guerre franco-allemande, où il était attaché au 7^e corps. Il est officier de la Légion-d'Honneur et décoré de la médaille militaire et de celle de Sardaigne ;

M. Sigismond-Marie-Henri René Fourcet de Sahune, autre arrière-petit-fils du général Lafayette, est natif de Castelnaudary, Aude. Engagé en 1868 dans les dragons de l'impératrice, il a donné de nombreuses preuves de valeur pendant la fatale guerre de 1870. Il est à présent lieutenant au 12^e dragons ;

M. Gaston de Sahune, frère du précédent, est sous-préfet à Toul ;

M. de Corcelle, également arrière-petit-fils de Lafayette, fils de l'ancien ambassadeur français à Rome, s'est engagé dans la garde mobile pendant le siège de Paris et a reçu la médaille militaire pour sa belle conduite au platoon d'Avron. Il est aujourd'hui secrétaire d'ambassade et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le cinquième et dernier des arrière-petits-fils de Lafayette, venu pour le centenaire de Yorktown, le comte Paul de Beaumont, a servi comme sous-lieutenant dans la garde mobile pendant la guerre franco-allemande, et a été depuis maître des requêtes au conseil d'Etat et secrétaire sous le ministère Dufaure.

Le vicomte Alfred de Noailles, sous-lieutenant au 41^e d'infanterie, est l'arrière-petit-fils du vicomte de Noailles, qui était lieutenant-colonel du régiment de Soissonnais, lors de la bataille de Yorktown.

Le comte de Grasse, sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'infanterie de marine, est un petit-neveu du commandant de la flotte française à Yorktown.

Le comte d'Olonne est le petit-fils du comte d'Olonne et le petit-neveu d'Alexandre d'Olonne, qui ont participé tous deux à toutes les opérations de l'armée française en Amérique comme aides de camp du comte de Vioménil, dont ils étaient les parents. Lui-même a été lieutenant-colonel de l'armée territoriale et chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le marquis Laur de l'Estrade descend en ligne directe du comte de l'Estrade, qui était lieutenant-colonel du régiment de Gatinais à la bataille de Yorktown.

Le vicomte Henri d'Aboville, capitaine d'infanterie, et le vicomte Christian d'Aboville, officier d'artillerie, sont les descendants du général d'Aboville, qui commandait l'artillerie française au siège de Yorktown.

Le vicomte d'Haussoville appartient par sa mère à la famille de Broglie, dont un membre, le prince de Broglie, prit une part active à la révolution américaine.

A PROPOS DE MODES

Nous sommes dans le siècle des combles—grâce à la civilisation qui a porté les choses à leur apogée !

Le comble de l'embarras, pour une chroniqueuse, de nos jours, c'est d'écrire un article sur la mode.....

La mode est insaisissable. Ses variations et ses progrès se suivent de si près, que celle d'hier est déjà une vieilleries ; tellement que tout le journal de mode consciencieuse, devrait inscrire à son frontispice, le vers français parodié :

"La mode dont je parle est déjà loin de moi."

La mode, mesdames, n'a pour vous que des sourires ; elle vous dispense, d'une main gracieuse, de ses plus charmantes créations... mais vous n'avez pas aperçu le revers de la médaille !

Je voyais, il y a quelque temps, un journal français qui disait des choses inouïes des coiffures parisiennes. Elles sont absurdes, paraît-il.

Que voulez-vous !... le chic est affolé.

Sans cesse aiguillonné par la mode, dont il est le fournisseur et qui demande toujours du nouveau, il ne sait plus ou se léger.

Après s'être caché sous la calotte d'un tuc et sous le bonnet d'un cocher ; après s'être revêtu du plumage des peuplades de l'air et de la peau des fauves ; après avoir usurpé les couleurs diverses du gendarme, du cardinal et du marin ; après avoir parcouru l'espace azuré et lui avoir ravi ses plus beaux nuages, ses zéphirs les plus suaves et ses clairs de lune... ma foi... que lui reste il à faire !.....

Il court... son regard inquiet interroge les éléments ! Que le hasard qui préside à sa destinée, l'entraîne loin de Mont Blanc, car il nous arrivera, quelque beau jour, muni d'une coiffure conique et enneigée !

Le printemps dernier, ce pauvre chic courait les champs de bataille. Il ramassait des képis, des blouses,

des galons et présentait tout cela un peu timidement, en priant *la Mode* de le populariser.

Celle-ci, qui n'est pas ingrate mais qui, en revanche, est très audacieuse, comme les gens qu'on encourage dans leur caprice, s'empare de tout, nous en affuble, et... pas de réplique !

Du reste, nous sommes bons enfants ; nous nous laissons équiper docilement, puis nous trottons par les rues fières et heureuses.

Cependant, j'ai grand-peur de cette pénurie dans les cartons de *dame Mode*.

Où poussera-t-elle désormais son malheureux compagnon ?... Ne lui montrera-t-elle pas, d'un signe impérieux, les abîmes insondables de l'Océan ?...

Et que nous rapporterait-il de ces explorations sous-marines !

Je le vois avec terreur, revenir, brandissant ses redoutables trophées !

Tremblons à l'idée d'un ornement de chapeau sous la forme mignonne d'une tête de crocodile ou d'une queue de morue !

Nous devons nous attendre à bien des surprises dans ce siècle excentrique, où tout est permis, à titre de nouveauté. Espérons cependant que *dame Mode* et son ingénieux compère se rappelleront les robes unies et élégantes, inventées pour nos mères. Ces vêtements simples, nécessitaient aussi peu d'étoffe que de garnitures et, réclamant moins de temps pour leur confection, prévenaient — disons-le entre nous — un grand défaut qui règne trop fréquemment dans nos habitudes : celui de lire trop peu et de remplacer les ornements de l'esprit par ceux de la toilette.

JOSEPHTE.

OLLA PODRIDA

MILTON

John Milton est l'un des plus grands poètes dont l'Angleterre ait à s'honorer. Il naquit à Londres, de parents nobles, en 1608.

Après ses études à l'Université de Cambridge, où il s'était fait remarquer par des poèmes latins fort admirés des érudits du temps, il partit pour l'Italie, pour compléter son éducation. Il y résida plusieurs années.

A son retour en Angleterre, il trouva le parlement en guerre avec le roi. Il demeura trois ans indécis, sans prendre aucune part aux affaires publiques. Enfin, il se décida et prit le parti de la liberté. Grâce à ses écrits, son nom fut bientôt populaire. Cromwell, dont il s'était fait l'apologiste, l'attira près de lui en le faisant secrétaire du conseil d'Etat, pour la correspondance latine.

* *

Tout en exerçant ses fonctions, il publia plusieurs ouvrages, entr'autres : *Pro populo anglicano* (1648), dans lequel il fait connaître ses principes républicains, et *l'Iconoclaste*, écrit en réponse à *l'Eikon basilican*, œuvre posthume de Charles I^{er}.

Dans ce livre, le malheureux roi prisonnier fait un retour sur sa vie et exprime le regret d'avoir permis la mort du comte de Strafford, son ministre, dans l'espoir de calmer son parlement.

"Hélas ! dit-il, pour apaiser un orage populaire, j'ai soulevé une éternelle tempête dans mon sein.

"Puisque les événements de la guerre sont toujours incertains et ceux de la guerre civile toujours déplorables, quelque soit mon sort, je suis destiné à souffrir presque autant de la défaite que de la victoire. O Dieu ! accorde-moi donc le don de savoir souffrir !

"Mes ennemis, dans cette prison, ne m'ont laissé de cette vie que l'écorce.

"Tu ne verras plus le visage de ton père, ô mon fils ! (1) c'est l'ordre de Dieu que je sois enseveli à jamais dans cette ténébreuse et dure prison ! reçois donc mon dernier adieu !

"Je vous recommande votre mère (2) après moi ; souvenez-vous qu'elle a voulu, en revenant de France, partager mes périls et mes souffrances, souffrir avec moi et pour moi, avec nous et pour nous, par une magnanimité que son cœur de femme et de mère lui a fait trouver facile et douce !

"Quand ils m'auront fait mourir, ô mes enfants, je prierai Dieu qu'il ne répande pas les urnes de sa colère sur ce pauvre peuple.

"Que ma mémoire et ma tendresse vivent dans votre souvenir !

(1) Charles II, fils de Charles I, né le 29 mai 1620. Il était à la Haye lors de l'exécution de son père ; il prit le titre de roi, et les Ecossais le reconnurent (1650). Cromwell défait l'armée royale à Dunbar, et remporta une victoire décisive sur Charles, à Worcester (1651). Après une fuite des plus périlleuses, qui ressemble à un roman, le jeune prince parvint en France. En 1660, il fut rétabli par les efforts du général Monk. Il mourut en 1685.

(2) Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, fille d'Henri IV, et de Marie de Médicis, naquit à Paris, en 1609. Elle épousa, en 1625, Charles Stuart, alors prince de Galles, depuis Charles I. Elle mourut au couvent de la Visitation (à Chaillot, France), en 1669.